

Daniel Pierrejean



Le jour
de la victoire


EDILIVRE
COUP DE COEUR
COLLECTION

Daniel PIERREJEAN

*Le Jour
de la Victoire*

Roman

Éditions Éditeur Indépendant
75008 Paris - 2007

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation de ses ayants droits. Toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur, ou de Centre Français d'exploitation du droit de copie (CFC, 3 rue Hautefeuille, 75006 PARIS).

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° alinéas, d'une part que des copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite (Article L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Éditions Éditeur Indépendant – 2007

ISBN : 978-2-35335-112-1

Dépôt légal : Août 2007

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

À la mémoire de mon père.

EXTRAIT

*« La guerre ! C'est une chose trop grave
pour la confier à des militaires ».*

Georges Clemenceau

AVERTISSEMENT

La plus grande partie de l'histoire, qui est décrite dans ce roman, est une histoire vraie et les personnages qui y apparaissent ont réellement existé. Même si, par rapport aux familles concernées, les noms ont été transformés, leur histoire que nous racontons dans les pages qui vont suivre, est celle de cette attaque qui fut celle de la victoire. Elle commença sur le front de Champagne, le 26 septembre 1918. À partir de ce jour, les troupes allemandes reculèrent en bon ordre vers les frontières belges et allemandes. Jusqu'au jour de la victoire, le 11 novembre 1918.

SOMMAIRE

Chapitre 1 : Une courte permission.....	15
Chapitre 2 : Un nouveau départ pour le front	35
Chapitre 3 : Souvenir d'un camarade de promotion	47
Chapitre 4 : Hôpital militaire de Suippes	57
Chapitre 5 : Une ultime préparation d'attaque	69
Chapitre 6 : Un officier rebelle... ..	87
Chapitre 7 : La Ferme de Navarin.....	105
Chapitre 8 : Un hôpital souterrain allemand	129
Chapitre 9 : Un acte de désobéissance	149
Chapitre 10 : Clémence	155
Chapitre 11 : Morte de la grippe espagnole .	167

Chapitre 12 : Face au Conseil de guerre.....	195
Chapitre 13 : D'un témoin à l'autre.....	209
Chapitre 14 : Le dénouement.....	221
Chapitre 15 : Au cœur de l'enfer	227
Chapitre 16 : Le décès d'Adrien.....	237
Chapitre 17 : Royallieu.....	249
Chapitre 18 : La nuit la plus longue.....	275
Chapitre 19 : Blessé, le jour de la victoire.....	293
Chapitre 20 : Au Val-de-Grâce.....	323
Chapitre 21 : L'arrivée au château de la Bourdaisière	335
Chapitre 22 : La chambre des officiers.....	341
Chapitre 23 : Retour au manoir	355
Chapitre 24 : La délivrance.....	371

Chapitre 1

Une courte permission

*22 septembre 1918,
sur la Loire,
en amont de Tours.*

Sous un soleil éclatant de septembre, sur un bateau à fond plat, bien connu depuis des siècles sur la Loire, Henri Martin, en chemise claire et pantalon de couleur, avec un bras droit en écharpe, Clémence, avec une ombrelle pour s'abriter du soleil ardent, et Alphonse, leur métayer, leur homme à tout faire, descendaient doucement le cours de la Loire en amont de Tours.

En ce mois de septembre, il faisait une chaleur presque estivale. De mémoire d'homme, on n'avait encore jamais connu une température aussi élevée et un soleil aussi éclatant. On se serait cru en plein été...

À quarante ans, Henri Martin était un homme grand et athlétique, séducteur, du genre un peu homme à femmes, au visage carré et volontaire. Il se tenait debout, admirant

le fleuve majestueux qu'il adorait. C'était un véritable Tourangeau de souche depuis des générations. Quant à son épouse, Clémence, native de la Sologne toute proche, elle était de près de vingt années sa cadette et s'était assise au milieu de la barque, caressant par moment de la main l'eau toute claire du fleuve. Dans sa robe d'organdi, elle paraissait encore plus jeune. Une véritable adolescente, presque immature...

Henri Martin aimait les femmes jeunes, dans la fleur de l'âge, et on ne comptait plus le nombre des liaisons amoureuses qu'il avait eues par le passé. Toutes ses conquêtes d'avant la guerre avaient vingt années à peine... Mais ce qui avait changé son existence, et d'ailleurs l'existence de millions d'hommes et de femmes, c'était la guerre. Une guerre qui n'en finissait pas. On venait de vivre le cinquième été de cette guerre qui s'était déclarée dans les premiers jours d'août 1914.

En effet, voici déjà cinq étés déjà qu'Henri était comme des centaines de milliers d'autres en guerre et que son fils aîné, Adrien, né d'un premier mariage, était aussi au front.

Alphonse, le métayer, avait quarante ans également et avait grandi dans la propriété des Martin. Son père, avant lui, avait aussi été le métayer, en quelque sorte l'homme à tout faire de la famille. Pour Alphonse, la guerre avait pris fin brutalement, plus d'une année auparavant, dans la région tant redoutée du « Chemin des Dames », entre la ville de Laon et celle de Soissons, dans le département de l'Aisne. Une grave blessure reçue au combat lui avait valu d'être réformé par les services de l'armée et avait, depuis lors, une démarche claudicante.

Henri Martin et Alphonse avaient grandi ensemble sans quasiment se quitter, sauf quand Henri avait fini par

embrasser la carrière militaire, celle d'officier dans les armées françaises, en passant par Saint-Cyr. Mais ils étaient restés très proches. Ils étaient comme deux frères, à la fois très différents, mais ô combien ressemblants.

En cet après-midi du 22 septembre 1918, tous les trois avaient décidé de pique-niquer au bord de l'eau. Alphonse, avec une longue gaffe, dirigeait le bateau à fond plat qui descendait lentement le fleuve, dont les eaux étaient anormalement basses pour la saison.

Un moment, Henri Martin s'était brusquement retourné vers Alphonse arc-bouté sur sa longue gaffe en bois, armée à son extrémité d'un morceau de métal oxydé par le temps. Avec un grand sourire, il lui avait lancé :

« – Alors Alphonse, tu braconnes toujours un peu ? »

Affairé à diriger l'embarcation qui risquait à tout moment de chavirer sur l'un des nombreux bancs de sable qui affleuraient la surface de l'eau, Alphonse lui avait répondu quelques instants plus tard :

« – Oui, Henri, je vais te montrer ».

Alphonse avait stoppé avec peine le bateau le long de la rive droite du fleuve, en plein courant. Une longue gaffe en bois de cornouiller était plantée dans le lit de la Loire. Il avait alors tiré sur une longue corde de chanvre de couleur brune, accrochée à la gaffe, et avait fait apparaître un casier qui grouillait littéralement de poissons de toutes espèces. Alphonse avait posé le casier dans le fond du bateau, au pied même de Clémence. À la vue des poissons d'espèces multiples et on ne peut plus varier, Henri s'était alors écrié :

« – Mais il y a de tout là-dedans, des anguilles, des brochets, des carpes et je ne sais quoi encore.

– Ça te rappelle le bon temps, quand on braconnait ensemble, hein Henri ! lui avait répondu Alphonse sur un ton un peu nostalgique.

Henri en regardant la Loire qui coulait en filets étroits lui avait alors dit sans quitter le fleuve des yeux :

– C’est vrai Alphonse, mais c’est si loin déjà tout ça »....

Alphonse avait replacé la nasse dans le fond du fleuve, puis il avait rattaché le cordage et d’un geste sec et précis avait écarté la barque du rivage qui reprit sa lente progression.

En tête de l’embarcation, Henri Martin s’était assis, avait fermé les yeux et s’était renversé en arrière dans la barque.

« – À quoi penses-tu Henri ? lui avait demandé Clémence.

– Au bon temps avec Alphonse, avait répondu Henri Martin sur un ton toujours aussi nostalgique.

– Tu sais bien que non ! avait rétorqué Clémence en le regardant et en voyant la blessure qui le faisait toujours souffrir au bras droit ».

Henri Martin s’était tourné vers Alphonse qui guidait toujours la barque d’une main ferme avec sa longue gaffe.

« – Je revois tous ces gars, hachés par la mitraille, les boyaux dans la boue. C’était comme ça à Verdun, hein Alphonse ».

Alphonse avait acquiescé, sans mot dire, d’un signe de la tête, sans vouloir parler de la guerre.

« – Ton bras ne te fait pas trop souffrir, Henri ? lui avait demandé Clémence.

– Non, l'éclat d'obus a été retiré, c'est en cours de cicatrisation. C'était finalement une simple égratignure. Dans quelques jours, tout cela aura disparu et ce ne sera qu'un mauvais souvenir ».

La barque à fond plat glissait le long d'une plage d'une île totalement déserte, couverte de nombreux arbres et de nuées de cormorans qui faisaient sécher leurs ailes dans les ramures des arbres.

« – On pourrait peut-être s'arrêter là ? Ce coin a l'air tranquille et superbe. Qu'en pensez-vous ? » proposa Alphonse qui commençait à faire dériver la barque vers l'île couverte de dizaines d'oiseaux.

– Oui, ici, ce sera parfait. La voiture est toute proche. Je la vois d'ici », dit Clémence avec un air enjoué.

Alphonse d'un geste vif avait échoué la barque à fond plat sur le banc de sable qui jouxtait la plage. Il était descendu de la barque et avait fait quelques pas dans l'eau avec un panier à la main qu'il avait posé sur le sable sec.

Ensuite, il était retourné vers la barque afin d'aider Clémence Martin à descendre.

Henri Martin, quant à lui, était descendu de la barque à son tour et foulait le sable clair de l'île aux oiseaux au milieu de la Loire.

Toute réjouie, Clémence avait déplié une grande nappe claire du panier qu'elle avait étendue sur le sable. Puis elle avait disposé les quelques plats de charcuterie, le pain et un gâteau, et sorti du panier une bouteille de vin.

En s'asseyant en tailleur sur la nappe, Henri Martin, en débouchant avec un tire-bouchon la bouteille de vin de Loire, avait eu cette réflexion : « J'ai le sentiment qu'il y a une éternité que nous ne sommes pas venus là. » La

réaction d'Alphonse n'avait pas tardé : « La dernière fois, c'était au début du mois d'août 1914. »

Henri Martin, dont le regard s'était soudain perdu dans le vague avait surenchéri : « Tu as raison, Alphonse, avait-il dit. Le lendemain, c'était la mobilisation générale... Je m'en souviens très bien. »

Silencieuse, Clémence avait préparé une assiette de charcuterie pour son mari et la lui avait tendue. Henri avait commencé à manger et avait demandé à Alphonse de déboucher une bouteille de vin de Vouvray.

Clémence, qui regardait la Loire s'écouler paisiblement, s'était allongée sur le sable blanc. « Quel temps magnifique pour un mois de septembre... » « Il faisait tout aussi beau en septembre 14 », avait surenchéri Alphonse en fronçant les sourcils.

Henri, sur un ton nostalgique, avait conclu : « On l'apprécierait encore plus, si on était en paix... Mais la paix... Je suis vraiment las de cette guerre... »

Alphonse commençait à déboucher une nouvelle bouteille de vin rouge et en avait rempli deux verres. Henri Martin buvait avec délectation son verre. Allongé sur l'herbe, il ne cessait de dire : « J'adore le Bourgueil. C'est bien du Bourgueil. C'est même un Bourgueil, millésime 1914 », avait-il précisé en détaillant l'étiquette.

Soudain, Henri Martin s'était redressé en se tenant le bras blessé. Un peu excédé par son handicap, il s'était écrié : « – J'ai hâte d'avoir retrouvé l'usage de mon bras droit.

– Mais tu vas retourner à la guerre, lui avait dit Clémence.